

Max Ernst, Hubert Looser

Artiste et collectionneur inspirés

●●● **Geneviève Nevejan**, Paris
Historienne d'art

Rares sont les artistes qui peuvent subir l'épreuve d'une rétrospective. Max Ernst (1891-1976) appartient à cette lignée d'exceptions. Son exposition à la Fondation Beyeler sous l'égide de Werner Spies, son meilleur spécialiste, en fait la brillante démonstration. Elle illustre la prodigieuse inventivité d'un infatigable créateur, durant sa longue carrière, de sa période dadaïste à Cologne aux sculptures monumentales que lui inspira Sedona en Arizona.

Le caractère énigmatique de son œuvre a nuï sinon à sa notoriété, du moins à sa popularité. Max Ernst était conscient d'une sorte de fatalité de la dépréciation dans les milieux artistiques patentés et déplorait de ne pas avoir « le don de plaire aux spécialistes ». Sa reconnaissance tardive, il la doit pour beaucoup à Werner Spies, qui eut le privilège de le rencontrer. L'historien d'art sut donner la mesure du génie polymorphe de Max Ernst, au travers de nombreuses et vastes rétrospectives.

Surréaliste avant la lettre

Max Ernst est né surréaliste, avant de le devenir sous l'autorité d'André Breton. Outre ses études d'histoire de l'art, de philosophie et de psychologie,

l'attention portée aux réalisations plastiques des malades mentaux et la lecture de *L'interprétation des rêves* de Freud, dès 1913, anticipent l'univers hors normes de son œuvre future, autant du reste que le dadaïsme. Ce mouvement de révolte, sa négation de toute forme de tradition ou de culture du passé, acheva de lui ouvrir les portes de la liberté et de l'imaginaire. Liberté... Ce maître mot deviendra le terreau de son inventivité.

L'artiste innove dans ses collages réalisés à partir de gravures sur bois, de publicités et de reproductions trouvées dans des publications scientifiques du XIX^e siècle. Il recrée à partir de l'existant une réalité autre, comme dans ces rêves où cohabitent des vécus sans lien apparent, mais pourtant restitués de manière très réaliste.

La technique est le moteur de son renouvellement. En 1925, seul dans une chambre d'hôtel, il est fasciné par le plancher et ses madrures. Il a alors l'idée de poser des feuilles sur le sol et de frotter leur surface avec un crayon. Ainsi naissent les *frottages* et, avec cette technique iconoclaste, les forêts inquiétantes de ses tableaux. Il transposera cette technique dans la peinture avec le principe du *grattage*.

Max Ernst,
du 26 mai au
8 septembre 2013,
Fondation Beyeler,
Bâle
www.fondationbeyeler.ch

Si Max Ernst a le goût du « hasard objectif », il ne renonce pas pour autant à la réalité. Il conçoit, à partir de ces formes, des paysages irréels, hantés de figures hybrides qu'il nomme « fleurs », comme dans *Femme, vieillard et fleur* (1924) exposé à la Fondation Beyeler.

L'artiste n'a jamais cherché à séduire, osant des images irritantes jusqu'au malaise. « La peinture produit de l'agressivité et de la ferveur », disait-il. *L'Ange du foyer*, peint au lendemain de la défaite des Républicains en Espagne, deviendra l'icône prémonitoire des démons d'une Europe déchirée entre lutte fratricide, génocide des juifs et future guerre mondiale.

Si certaines de ses œuvres ont livré rétrospectivement leur sens, il n'y a cependant jamais une seule vérité. Tout reste ouvert, c'est du reste ce qui en fait la poésie.

« *L'Ange du foyer*
(*Le Triomphe du*
surréalisme) » (1937)



La collection Looser

Le Kunsthhaus de Zurich présente la collection de l'homme d'affaires suisse Hubert Looser. Cet ensemble exceptionnel illustre, outre Picasso, Giacometti ou l'*arte povera*, la scène américaine à partir des années 1950. La collection, qui intégrera en 2017 l'extension du Kunsthhaus conçue par l'architecte David Chipperfield, constitue un ensemble unique en raison de la place accordée aux artistes américains, jusqu'alors peu représentés dans les musées non seulement en Suisse, mais aussi en Europe.

Les collectionneurs sont parfois des visionnaires. Les musées le savent, pour en être souvent les bénéficiaires quand ces collectionneurs inspirés s'avisent d'être de surcroît généreux. A l'heure où les institutions européennes ignoraient la création outre-Atlantique, certains perçurent l'importance que revêtaient les Etats-Unis dans l'histoire de l'art contemporain. Bien avant l'envolée inflationniste que connaît depuis quelques décennies le marché de l'art, Hubert Looser sut obtenir les figures de proue de la scène américaine. « Ces artistes étaient encore abordables, j'ai ainsi pu acquérir neuf œuvres de Willem de Kooning, à savoir l'ensemble le plus important consacré à l'artiste en Europe. »

Au-delà des opportunités du marché, le tropisme d'Hubert Looser s'explique par sa double culture. Né en 1938 à Vilters, dans le canton de Saint-Gall, Hubert Looser a multiplié les allers et retours entre l'Europe et les Etats-Unis, où il a poursuivi ses études. Ce contexte particulier ne l'a pas dispensé d'un effort intellectuel, afin de mieux connaître un pan important de la création. Hubert Looser distingue d'ailleurs

le simple amateur d'art du collectionneur qui « se pose une infinité de questions ». Sans ses connaissances, Hubert Looser n'aurait pas constitué un ensemble aussi cohérent.

Après des débuts tournés vers les artistes suisses, il s'impose très tôt une ligne, celle de ses contemporains, des deux côtés de l'Atlantique. Les Américains représentent la part du lion, avec des figures de la stature de Donald Judd, Arshile Gorky, Agnès Martin, Robert Ryman, Ellsworth Kelly et Richard Serra. Picasso, Anselm Kiefer et enfin Lucio Fontana et Guiseppe Penone, rattachés à l'*arte povera*, illustrent le versant européen de sa collection.

Deux vies parallèles

Hubert Looser a bâti sa collection avec la même ambition de l'excellence que ses deux entreprises familiales de chauffage et de bureautique qu'il a introduites en bourse. Sa collection témoigne de la rigueur qu'a façonnée en lui l'homme d'affaires. Il a néanmoins toujours considéré l'art comme le « contre-pied » de sa vie professionnelle, « ancrée dans la réalité qui impose une discipline et une organisation de tous les instants ».

Jusqu'à la vente récente de ses entreprises, Hubert Looser a oscillé entre ces deux univers. « Aux antipodes de ce cadre structuré, l'art était à mes yeux l'informel, la poésie et la musicalité que suggèrent, par exemple, les peintures de Cy Twombly. La constitution de ma collection a composé pendant près de 25 ans une vie parallèle, dans laquelle j'ai puisé un équilibre et une intuition qui m'ont accompagné ma vie durant. »

Au-delà des critères objectifs d'excellence qui ont guidé ses choix, affleure une sensibilité voire un enthousiasme militant, notamment pour Fabienne Verdier, cette artiste française à laquelle la culture chinoise a inspiré de grandioses calligraphies abstraites.

Le collectionneur se livre aussi à un accrochage véritablement personnel dans sa villa zurichoise convertie en fondation. La lumière généreuse exaltée par l'immaculée blancheur des murs y règne en maître. Ici tout est pensé pour faire vibrer des œuvres rares qui s'enrichissent de la proximité, comme l'illustre magnifiquement le face-à-face d'*Annette* assise de Giacometti et de *Sylvette* de Picasso.

Ici disparaissent les « ismes » de l'histoire de l'art, la chronologie et surtout les critères d'évaluation. Le regard du collectionneur est toujours égalitaire : ses œuvres, Hubert Looser les a toutes désirées et admirées, avant de les posséder ; il les aime toutes, un peu comme on aimerait ses enfants.

Nourri de l'exemple d'une philanthropie à l'américaine à laquelle nombre de musées outre-Atlantique doivent leur enrichissement, Hubert Looser considère que l'issue de sa collection est l'institution, en l'occurrence le Kunsthaus de Zurich. Il se réjouit de vivre une « troisième existence » à la faveur de sa collaboration avec les musées. « Je n'ai plus à arpenter les foires, à acheter des œuvres surévaluées et à alimenter un marché qui ne vibre plus pour l'art mais pour l'argent. Je préfère me situer dans la sphère des musées et du public qui contribue à leur existence. »

G. N.

expositions

La collection Looser,
du 7 juin au 8
septembre 2013,
Kunsthaus de Zurich
www.kunsthaus.ch/
www.fondation-hubert.looser.ch